

# DES MÉCHANTS, S'IL Y EN A



Monotype de François BONNELLE

**D**es méchants vraiment méchants, y en a-t-il ? On serait tenté de répondre comme ce théologien qui pensait que l'enfer existe, mais qu'il est vide : il faut bien qu'il existe quelque part un pays de la méchanceté, mais on ne saurait y envoyer raisonnablement personne. La possibilité d'un homme méchant nous semble aussi nécessaire que celle de l'enfer, mais elle n'a peut-être aucun représentant ici-bas. Le mal, en revanche, se combat partout où il se rencontre, quand il se rencontre, quand il a commencé de se manifester comme tel. On ne sait pas trop de quoi il est fait, mais on sait qu'il faut faire quelque chose contre, au risque même de faire pire. Seulement, imaginer un seul instant qu'il puisse vivre chevillé au corps de quelques-uns qui seraient les méchants en titre et contre lesquels il faudrait lutter inlassablement, voilà qui serait à la fois trop confortable et presque indéchiffrable : cela ferait deux énigmes à résoudre, celle du mal et celle du méchant.

On reste cependant curieux de récits qui nous raconteraient les méchants. Ça a toujours été une tentation infinie

d'inventer un méchant vraiment méchant. Même à la comédie, le fourbe est toujours plus écouté que sa victime : c'est Guignol qui nous amuse, pas le gendarme. Les gentils sont infiniment plus ennuyeux que leurs adversaires. L'honnête gratitude, la promesse tenue, l'amende honorable feront toujours moins d'entrées qu'une solide rancune ou qu'une superbe traîtrise : la bonté n'est pas un grand sujet. Même le paradis, Olympe des bons, baigne parfois dans une fadeur candide et neurasthénique : dans l'*Orphée* d'Offenbach, les dieux las de l'Eden se réjouissent à l'idée d'aller faire une petite virée chez Pluton. Mais on pense à plus sombre, à Moravagine, à Richard III, tous deux réunis aux confins du pensable, aussi fascinants et improbables que le « côté obscur de la force » dans *La Guerre des étoiles*. À leurs côtés, Cain était un enfant de cœur, un marmiton du crime qui ne dut sa notoriété qu'au manque de concurrence : l'âge primitif du crime, disait Thomas de Quincey. Richard III et Moravagine, eux, étaient de vrais aristocrates de la méchanceté, des grands noms du mal, avec un palmarès et une carrière. Ils ne se sont pas faits sur un

coup de tête : il y a fallu de la persévérance, et même de l'acharnement. On ne se fait pas méchant du jour au lendemain : le grand méchant est depuis longtemps insatiable, tenaillé par un continuel appétit au mal. Le revers de sa boulimie est l'insatisfaction. Une vieille légende païenne raconte que Satan ne saurait pas jouir, qu'il n'y arriverait pas. Les princes de la méchanceté sont aussi les recordmen de la frustration. C'est peut-être là leur grand chagrin et en même temps le puissant ressort de leur excellence : on ne guérit pas de ce désir. Mais, avec eux, un vieux piège nous guette : il arrive un moment où la méchanceté devient maladie et congédie toute forme de responsabilité. Il arrive un moment où le mal ne peut plus être imputé. Alors la méchanceté n'est plus une affection de la volonté, et l'hypothèse du méchant — celui qui ferait le mal pour le mal, qui voudrait délibérément du mal à autrui — s'évanouit d'elle-même. L'excès de méchanceté fait soudain disparaître l'hypothèse du méchant et l'on butte sur un paradoxe : s'il y a jamais de la méchanceté pure dans le monde, alors il ne peut plus y avoir de méchant. Les psycho-

pathes, les pervers et les tueurs en série qui envahissent depuis quelques années le polar américain, ne sont déjà plus tout à fait du pays de la méchanceté : ce sont des malades, ce n'est plus leur faute (l'ancien droit les assimilait aux absents). Ils sont entrés il y a fort longtemps dans le sommeil de la volonté. On nous explique d'ailleurs régulièrement les causes de leur pathologie : ils sont orphelins, ou ils ont été féroce-ment battus, ou violés, ou éconduits par l'objet du plus sublime amour, etc. ; et ils répètent indéfiniment le mal, passent à d'autres le relais inépuisable de la souffrance. Leur passé, soigneusement archivé par le récit, nous parle sans cesse de ce mal « qui a toujours déjà commencé avant l'histoire que l'on raconte » (O. Abel), qui vient de trop loin pour qu'on en découvre jamais l'origine. La folie nous enlève les méchants, comme la sénilité vient de nous enlever Pinochet.

D'une certaine manière, pour être tout à fait méchant, il faudrait ne l'être pas trop au risque de ne plus l'être du tout. Le méchant serait un homme mesuré, tout comme nous, voire mesquin, auquel une malveillance par trop voyante causerait un préjudice irréversible. Au fond, le personnage du père, dans *La Promesse*, est infiniment plus méchant que Richard III et plus pervers que Moravagine. Et l'histoire d'emblée promise au spectateur se résumera au lent

cheminement du fils dans la jungle du mal pour enfin découvrir la méchanceté d'où il fut enfanté.

Faut-il en conclure que le méchant serait cet homme ordinaire, banal, presque invisible qui hante notre quotidien à notre insu ? Les méchants seraient alors innombrables et le royaume de la méchanceté en perpétuelle expansion. Piètre contrainte du récit de méchanceté : toute ressemblance avec des individus ayant réellement existé serait absolument banale. Peut-être nous-mêmes en ferions-nous partie, vus d'ailleurs, d'un autre ou de côté. Acceptons-en l'hypothèse. Du coup, l'enfer serait peut-être vide, mais le paradis aussi. C'est au purgatoire que nous nous serions tous donné rendez-vous pour régler nos comptes avec le mal. Il se peut en effet que les infirmeries de l'âme soient aussi pleines que les prisons d'ici-bas. Le procès Eichmann nous a enseigné cette « banalité du mal » dont Hannah Arendt nous fit prendre la mesure. Eichmann, en voilà un qui n'avait pas vraiment l'air méchant, qui citait Kant et son impératif catégorique, qui se réclamait de ses supérieurs hiérarchiques, bref, un méchant peut-être, mais docile et obéissant comme le montre le récent film de Rony Brauman, *Un Spécialiste*. On a peine à le croire, mais c'est pourtant la vérité : Eichmann était un tout petit homme, un bureaucrate serviable, voire servile, un rond-de-cuir aux ordres. Seulement, nazi. Et consciencieux.

Ce serait donc très difficile de reconnaître les méchants, car ils doivent nous avoir tous un côté « gris muraille » et nous ressembler trait pour trait. D'ailleurs, nous ne les reconnaissons jamais pleinement, si reconnaître signifie identifier à partir de l'idée que nous nous en faisons ou d'une sorte de portrait-robot théorique : nous les déduisons de tout ce qu'ils ne sont pas. Nous procédons par élimination : ils ne sont pas des malades, ils ne sont pas des fous, ils ne sont pas des possédés, ils n'agissent pas sous l'empire de la nécessité ou de quelque drogue, ils ne s'expliquent pas par des causes antérieures... Donc, ils sont des méchants,

ou, du moins, des individus qui ont agi par méchanceté, ce petit drame de la liberté qui, du coup, nous menace également. Nous disons : voici un méchant. C'était donc cela.

Mais Eichmann lui-même, où le découvrons-nous ? Dans un prétoire, assis dans le box des accusés, derrière sa cage de verre, des années après ses crimes. Très tard, comme toujours dans les prétoires, longtemps après l'horreur, la fuite, parfois l'exil, la clandestinité. Mais la sombre magie du procès est précisément là : faire qu'il ne soit pas trop tard, que le fait échu ne soit jamais un fait accompli auquel il serait vain d'ajouter le moindre mot. Ce temps remonté et rattrapé, c'est l'œuvre au noir de la justice, la fiction maîtresse qui lui permet de tenir tête au réel.

Seulement Eichmann en action, nous ne le voyons pas. Banal, ce mal ? Pas si sûr. Pour celui qui l'a rencontré, il a soudain perdu la banalité qu'il revêt vingt ans plus tard pour les autres. Dans l'acte même du méchant, il se produit cette sorte de miracle noir où l'homme banal se transmue pour sa victime en créature extraordinaire, comme l'a vu Jean Améry. La magie du procès ne sera jamais à la hauteur de cette soudaine et tragique surélévation de la médiocrité à l'instant précis de l'acte. La justice ne sera jamais à l'heure des contemporains du crime : ceux-ci garderont toujours par-devers eux, dans les lointains replis de l'expérience, le secret de cette métamorphose de la prose humaine en méchanceté radicale. Cela ne signifie pas que nous soyons tous ontologiquement des méchants actuels ou potentiels, mais que nous avons tous à nous débattre dans le mal. Celui-ci n'étant plus nettement localisable en quelque endroit du monde, il ne peut que se raconter, se saisir par ses tours et ses « bas faits ». En somme, nous ne savons pas si des méchants existent parmi nous, mais nous ne pouvons pas tout à fait l'exclure et il serait même irresponsable de ne pas y réfléchir. L'enfer est vide, soit. Mais il pourrait servir. La table est mise.

**Thierry PECH**



Monotype de François BONNELLE